Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 43

Artikel: Causerie du docteur
Autor: P.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224177

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

geait pas. Et si l'idée qu'elle saurait mieux que les autres échapper aux rencontres possibles se cachait dans un petit recoin de sa conscience, elle avait du mérite quand même.

Chaque soir, cependant, elle reculait autant que possible l'heure de son sacrifice, mais ce n'était pas toujours facile de gagner du temps. A partir de neuf heures et demie sa mère commençait :

— Marie-Rose, le seau.

— Oui, maman, dès que j'aurai fini d'apprendre ma leçon.

Neuf heures et demie :

— Marie-Rose ! La poubelle !

— Oui, maman, j'avais oublié un devoir !

Dix heures moins un quart :

— Marie-Rose ! La poubelle !

— Oui, maman, j'y vais.

Elle y allait. Mais elle passait d'abord par sa chambre. Là, il lui fallait rattacher une mèche pendante, car si le malheur faisait qu'elle rencontrât quelqu'un, il ne fallait tout au moins pas qu'on la prenne pour une souillon. Et puis il fallait se laver les mains ! Se laver les mains, pour descendre une boîte à ordures ! Eh oui,,,, on ne pouvait jamais prendre assez de précautions.

— Marie-Rose, tu te couches ?

— Non, maman !

— Qu'est-ce que tu fais donc ? N'oublie pas la boubelle !

— Oui, maman !

Mais Marie-Rose ne se dépêchait pas. Il y avait encore quelques minutes à faire passer avant que la lumière de l'escalier ne fût éteinte par le concierge et remplacée par la minuterie.

Enfin l'heure du supplice arrivait. Résolument Marie-Rose allait à la cuisine. Elle maugréait un peu parce que jamais le couvercle n'était mis comme il fallait, bien adapté, sans danger de tomber en route. Enfin elle empoignait l'anse du seau. «Et allez donc », se disait-elle en manière d'encouragement.

Elle allait... jusqu'à la porte de l'appartement; pas plus loin pour commencer. Là, elle posait la boîte à ordures ; ensuite elle fermait la lumière de son corridor ; enfin elle entr'ouvrait la porte du palier. Elle écoutait. Si le silence était rassurant elle se glissait au dehors. Nouvel arrêt, cette fois pour s'habituer à l'obscurité. Puis, lorsque la grande fenêtre qui était à mi-étage commençait à se dessiner, elle se mettait en route, tenant la poubelle d'un côté, la rampe de l'escalier de l'autre. Il ne s'agissait pas de tomber.

Tout au long des cinq étages, elle descendait en courant, en volant. Elle était arrivée à atteindre une rapidité foudroyante. L'idée que quelqu'un pourrait à cet instant là, sortir, ou rentrer chez soi, lui donnait des ailes !

Arrivée au bas de l'escalier, elle se glissait sous la voûte, entrait dans la cour, marchait d'un pas rapide vers le grand réceptacle dans lequel elle devait vider son seau.

C'est à ce moment qu'un jour, comme elle se précipitait au travers de la cour... elle entra presque en collision avec une forme noire que, dans l'ombre, elle n'avait point vue !

Elle s'arrêta, figée sur place... une voix fit entendre un :

— Pardon, mademoiselle ; des plus corrects.

Et elle aperçut le mouvement d'une main qui soulevait un béret, un béret d'étudiant.

Pauvre Marie-Rose suffoquait ! Rencontrer quelqu'un ici... et le rencontrer lui !! Oui, lui, l'homme que plus qu'aucun autre au monde elle n'aurait voulu rencontrer là : lui, le jeune homme chic du second, lui, l'être vers lequel tous ses rêves de jeune fille prenaient leur essor ; lui, ce modèle à la fois de l'étudiant, et du sportsman, et de l'homme du monde ! lui, que même dans les salons elle espérait à peine rencontrer parce que leurs deux mondes ne roulaient pas tout à fait dans le même orbitre !

D'un geste machinal, la main libre de Marie-Rose, celle qui ne tenait pas le seau, se porta à son visage comme pour le cacher ! La chose étant impossible, elle se borna à se mordre les doigts très fort, manière comme une autre de réprimer ses émotions, dit-on.

Mais le jeune homme qui avait vu le geste l'avait mal interprété, et croyant qu'elle allait lui donner poliment la main, il fit de son côté le mouvement de lui tendre la sienne. La main de Marie-Rose s'abaissa rapidement, mais une seconde trop tard... le jeune homme retirait la sienne.

Si l'ombre n'avait pas effacé toute couleur, l'on eût vu le visage de Marie-Rose du plus beau rouge écarlate. Le visage du jeune homme au contraire était pâle ; peut-être à cause de la blanche lumière de la seule petite étoile qui eût place pour regarder au fond de ce sombre puits qui s'appelle une cour dans les grandes villes.

A nouveau le jeune homme tendit la main :

— Entre gens du même métier, s'excusa-t-il. Et sa voix claire et point embarrassée faisait contraste avec les sentiments de Marie-Rose.

Après avoir prononcé ces paroles, le jeune homme se pencha légèrement. Un bruit sec, métallique, résonna sur le pavé de la cour. Oh, stupeur ! Marie-Rose en faillit tomber à la renverse ! Le jeune homme venait de poser à terre un seau identique au sien. Lui aussi descendait quotidiennement la poubelle familiale et venait la vider dans la cour ! Etait-ce possible ?

Elle en eut la preuve, car la voix du jeune homme reprenait galamment :

— Après vous, Mademoiselle !

Et d'un geste plein de grandeur, que Marie-Rose devinait dans l'ombre, il découvrait le grand réceptacle où le contenu des seaux particuliers venait se déverser.

Puis, comme s'il n'avait pas fait assez, le jeune homme empoigna le seau de la jeune fille et le vida. Ensuite il vida le sien. Ce fut elle qui replaça les couvercles.

— Voilà ma B. A. pour aujourd'hui, dit alors le jeune homme. La vieille Lisa qui nous sert est toute cabossée, toute éreintée, je n'aime pas qu'elle porte ce fardeau.

Sous l'influence de la franchise du jeune homme, de la façon naturelle dont il prenait les choses, Marie-Rose parla :

— Moi je ne suis pas Eclaireuse, et nous n'avons pas de Lisa pour faire les choses pour nous, alors si je ne les fais pas, c'est maman qui aurait à les faire, ou ma sœur.

— C'est votre maman, cette ravissante dame à cheveux blancs que je rencontre quelquefois dans l'escalier ?

La conversation était engagée. Tout en parlant ils remontaient les escaliers... et le jeune homme avait allumé l'électricité... et Marie-Rose n'avait rien dit.

Et le lendemain, la jeune fille qui avait pris une belle leçon de simplicité descendit sa poubelle au grand jour de l'électricité ; la tête haute et le sourire aux lèvres, sourire qui s'épanouit merveilleusement à la vue d'un béret vert qui descendait devant elle. *E. Demêtre.*

Il ne l'avait pas trompé ! — L'acheteur. — Vous m'avez dit que ce cheval était absolument sans défaut. Et il est aveugle !

Le vendeur. — Aveugle ! Eh ! bien, monsieur, est-ce un défaut, voyons ? Non, non, c'est une cruelle infirmité !

MONSIEUR LE SYNDIC SE REMARIE...

CESAR

Mademoiselle, avez-vous songé que vous pourriez être un jour Madame la syndique ?

ROSE, très troublée.

Je... Vous vous moquez de moi ?

CESAR

Je ne me moque pas de vous, Mademoiselle, et vous prie de m'excuser si j'en ai l'air. Je voudrais éviter à mon père une déception ou un refus. Vous lui plaisez beaucoup, je le sais. S'il ne craignait pas tant son fils et un peu le «qu'en dira-t-on ?» et s'il savait administrer ses affaires de cœur aussi bien que les affaires communales, il serait allé droit au but et vous aurait posé lui-même la question que j'ai l'honneur de vous poser aujourd'hui.

ROSE, très confuse.

Je n'ai jamais pensé...

CESAR

Ah ! Mademoiselle, j'ai beaucoup de sympathie pour vous, et d'estime aussi, mais, je vous en conjure, ne mentez pas ou, sinon, j'en aurais moins. Vous avez pensé à mon père, n'est-ce pas ?

ROSE

Oui, mais pas comme vous croyez...

CESAR

Je me rends bien compte que j'ai un culot infernal, que vous pourriez partir en claquant la porte et que mon père aurait le droit de m'administrer une bonne paire de claques, mais nous n'en viendrons pas à cette fâcheuse extrémité, car vous êtes bonne et indulgente, comme toutes les femmes *(sourire de Rose)*. Donc, Mademoiselle, absolvez-moi et voyez en moi un fils, *son* fils, celui qui connaît très bien son père, et sait pertinemment qu'il n'osera pas, qu'il n'osera jamais. Je vais donc droit au but : Mademoiselle Rose, si mon père vous demandait d'être sa femme, répondriez-vous oui ? C'est comme dans le jeu, oui ou non. Si vous répondez autre chose, un gage.

ROSE, très simplement et un brin attendrie

Oui.

CESAR

Eh bien, voilà comme j'aime les gens. On peut, au moins, jouer avec vous. *(Très romantique)* Vous permettez, Madame ? *(Il lui baise la main.)* Je crois que voici mon père.

ROSE, se levant très troublée.

Alors, je pars, je pars vite.

CESAR

Là, j'en étais sûr... Au contraire, restez. Je vais lui dire : « Mon cher papa, ce que tu penses depuis trois mois, je viens de l'exprimer en une minute. Salue en moi le fils dévoué et le greffier au style concis qui sait aller droit au but. »

ROSE

Non, non, je pars. Ne dites rien, je vous en prie.

CESAR

Je vous comprends. Une cuisine n'est point un cadre digne. A la cure, vous avez mieux et pas de Jenny gêneuse et sans génie qui parle souper quand vous parlez soupirs. Allez, belle Madame, et à bientôt. Votre très respectueusement dévoué César. *M. Matter-Estoppey.*

L'orateur. — Le pasteur à son jeune catéchumène :

— Que donnerais-tu en cadeau à ton pasteur ?

— Monsieur le pasteur, un gramophone.

— Tiens, quelle idée ! Et pourquoi un gramophone ?

— Parce que papa dit toujours que vous aimez bien vous entendre parler !

CAUSERIE DU DOCTEUR

LES docteurs sont des savants et, à ce titre, ils sont quelquefois bien amusants.

Vous connaissez l'histoire de ce médecin militaire myope qui avait toujours l'air d'un bouledogue et qui paraissait vouloir dévorer les malheureux trouphions qui venaient à la visite. Un jour, un lieutenant se présenta devant lui dans son cabinet.

Le docteur était en train d'écrire ; sans lever la tête, il rugit :

— Déshabillez-vous.

— Mais.... fit timidement le lieutenant.

— Qu'est-ce que vous dites ? Faites ce que j'ordonne et au trot. Allez, allez, enlevez-moi cette vareuse, cette chemise et tout le reste. Qu'est-ce qui m'a fichu une semence de tourte, une graine de navet et une fleur de poire comme cet outil-là ?

— Pourtant... fit encore le jeune officier.

La fureur du médecin ne connut plus de bornes. En deux tours de mains, il mit son visiteur nu comme un plat d'argent, nu comme le discours d'un académicien et il dit :

— Maintenant, respirez, toussez... Mais vous n'avez rien. Je vais vous fourrer dedans jusqu'à

la gauche. Qui est-ce qui m'a fichu un tire-au-flanc de ce calibre-là ? Expliquez-vous. Voilà un quart d'heure que je perds à vous ausculter sous toutes les faces !

— Mon capitaine, dit timidement le jeune homme, je ne suis pas malade, je suis le lieutenant Lagre qui ai dîné chez vous hier soir et qui ai eu le bonheur le danser avec Mademoiselle Colette (c'était la fille du docteur). Ses charmes m'ont subjugué et je venais vous demander l'autorisation de lui faire la cour.

Un de ces bons docteurs, qui s'occupe spécialement de puériculture, vient d'inventer un berceau muni d'un appareil destiné à avertir la maman aussitôt que la couchette de bébé est humide. Rien de plus simple : deux toiles métalliques reliées par des fils de cuivre au pôle d'une sonnerie électrique sont séparées par une serviette qui forme un isolant quand elle est sèche. En cas de crue, la serviette humectée devient bonne conductrice, le contact s'établit et la sonnette d'alarme retentit. La maman sait ce qu'il lui reste à faire.

Dans un salon, un médecin, l'autre soir, était très entouré. Un essaim de jolies femmes lui posaient tour à tour des questions sur la médecine, les vitamines, etc., auxquelles il s'efforçait de répondre avec une courtoisie infatigable. Tout à coup, l'une d'elles, qui avait gardé le silence, lui demanda :

— Docteur, croyez-vous aux revenants ?

Avec un ineffable sourire, le médecin déclara :

— Si je croyais aux revenants, Madame, il y a longtemps que j'aurais changé de métier.

Dr P.

LOYSE DE SAVOIE 4

Le duc, le 27 mai, s'était décidé à « bouter feu » aux baraques du Plan du Loup et à marcher sur Morat. Il avait été convenu la veille, dans un conseil tenu chez Madame de Savoye, au sortir de la messe, qu'elle partirait pour Gex avec tous ses enfants dès que l'armée bourguignonne aurait quitté Lausanne. Yolande devait y être accompagnée par le sire de Givry, chargé de pourvoir à sa sûreté ; mais il est à croire que le dit seigneur, fort avant dans les bonnes grâces du duc Charles, avait pour mission secrète de surveiller la régente et de l'empêcher de repasser les Alpes, sans attendre la fin de la lutte, ce dont elle semblait violemment tentée...

Les flammes qui s'élevaient du Plan du Loup annonçaient, en effet, le lendemain, à tout le pays, la marche en avant des troupes bourguignonnes. Le duc Charles monté, cette fois, sur son cheval de bataille, quittait Lausanne vers midi. Ce n'était autour de lui qu'armes reluisantes, casaques de soie blasonnées s'étalant sur des cuirasses ; et, parmi les cornettes des compagnies italiennes, les unes portant les guivres de Milan, les autres les armes de Venise, de Ferrare, de Bologne ou de Naples, flottait la grande bannière de Bourgogne, tenue par Jehan du Mas, le porte-étendard du Téméraire.

* * *

Les hommes d'Uri, d'Unterwald, de Bienne, et aussi ceux d'Argovie, avaient, entre temps, rejoint les gens de Berne. Trois mille Confédérés, aux ordres de Hans von Hallwyl, campaient maintenant en arrière de Morat. De grands bois masquaient leur nombre et leurs mouvements. Ils attendaient là quelque imprudence de leur présomptueux adversaire.

« Or ça, disait, en effet, le duc Charles, enhardi par cette inaction, — qu'il tenait pour couardise, — ces gens-là ont donc perdu courage ? M'est avis que nous allions les trouver. »

Ce disant, il va camper à une lieue en avant de Morat.

Un jour, deux jours se passent en escarmouches, tandis qu'une pluie battante mouille les poudres de M. de Bourgogne et démoralise ses hommes. Enfin, le troisième jour, le soleil se lève, radieux, et les Suisses, au cri mille fois répété de : « Grandson ! Grandson ! » se ruent sur le camp du Téméraire.

Trois fois ils sont repoussés, trois fois les Bourguignons ont crié : « Victoire ! » quand Hans von Hallwyl, avec ses Bernois, les prend à revers. A l'abri d'un rideau d'arbres il a tourné le camp. Il y a pénétré par une brèche mal gardée. C'en est fait ; la panique sévit ; l'aile droite, puis l'aile gauche des Bourguignons sont, au milieu du plus effroyable désordre, rompues, écrasées par l'attaque simultanée de la garnison de Morat et de l'arrière-garde des Confédérés.

Entraîné lui-même, roulé comme une épave, le duc est emporté par le flot des fuyards. Une telle rage anime les vainqueurs que pas un Bourguignon n'est reçu à mercy. « Cruel comme à Morat » est encore en Suisse une locution populaire.

Le duc a pris la fuite ; et je ne sais rien pour représenter plus tragiquement l'horreur de cette fuite que certain tableau que l'on voit au vieux château de Chillon... Tête nue, l'œil hagard, suivi seulement, ainsi que le veut l'histoire, de douze serviteurs, il traverse une clairière. On dirait une infernale chevauchée. Il a laissé derrière lui Estavayer, Lausanne, Morges. Il fuit, fuit toujours. En arrivant à Gex enfin, au bout de douze heures, son cheval s'abat et avec lui le Téméraire roule à terre...

* * *

Après ses défaites de Grandson et de Morat, Charles le Téméraire soupçonnait, non sans raison, la duchesse de Savoie de vouloir l'abandonner. En effet, lasse de voir ses états servir d'enjeu à la partie engagée et trop avisée pour n'en pas prévoir l'issue désastreuse, Yolande cherchait à sauver sa mise. Elle dépêcha auprès de son frère, le roi Louis XI, un seigneur à sa dévotion. Bien que l'intrigue fut secrètement menée, quelque chose pourtant en transpira au moment où l'armée bourguignonne allait rentrer en campagne. Le Téméraire apprit, en effet, qu'un émissaire savoyard avait été envoyé au roi. Plus de doute, Yolande trahissait. Cependant, au cours de l'entrevue qu'il eut avec la duchesse à Gex, le duc de Bourgogne se montra plus courtois qu'à l'accoutumée ; il témoigna beaucoup d'amitié aux petits princes et princesses, de telle sorte que Loyse lui garda bon souvenir. Il avait, entre toutes, loué la vaillance de son cousin de Chalon.

Tandis que le duc et la duchesse semblaient en si bonne entente, le duc donnait l'ordre à Olivier de la Marche d'enlever Madame de Savoye. De son côté, celle-ci envoyait à Lausanne Janus de Racconis avec mission d'obtenir des Suisses la paix à tout prix.

Pendant que la Marche, terrifié d'avoir à obéir à un tel ordre, préparait l'attentat, le duc Charles affectait, pour la régente de Savoye, le plus vif intérêt. Il allait jusqu'à lui offrir de la mettre en sûreté dans l'un de ses châteaux de Bourgogne. Excédée de tant d'empressement, Yolande répondit : « Assez de place m'appartient, messire, en deça et au delà des Alpes pour que j'y puisse trouver défense de ma couronne, aussi bien que celle de mon fils. » Ce disant, elle montrait Loyse et tous ses autres enfants dont elle était toujours accompagnée. Le duc n'insista pas. Seulement, comme la duchesse voulait gagner Genève pour la couchée, il prolongea l'entretien, si bien que l'obscurité fut complète au moment du départ. Gex est à peu de distance de Genève ; deux heures devaient suffire pour effectuer le trajet. La marche de nuit est lente. Derrière sa mère, chevauchait Loyse de Savoye, à l'aise sur sa monture, tandis que ses frères se tenaient un peu à l'écart. Déjà les lumières de Genève apparaissaient quand Olivier de la Marche bondit de son embuscade avec ses aides. Il s'empara de Madame Yolande, la bâillonna sans qu'elle put même proférer un cri. Loyse fut garrottée comme sa mère, Et, piquant des deux, le fidèle serviteur du duc de Bourgogne emportait, bride abattue, ses prisonnières, poursuivi par l'escorte savoyarde, laquelle ne put rejoindre les princesses. Mais telle était l'obscurité qu'un homme de l'escorte parvint jusqu'au duc Philibert, fils de Yolande et héritier de la couronne, l'entraîna, se blottit avec lui dans un champ de blé haut et mûr et le ramena à Genève où il donna l'alarme.

On juge de la déconvenue d'Olivier de la Marche en apprenant que l'héritier de la couronne lui avait échappé. Quand il connut la nouvelle, le duc Charles entra dans une de ces terribles colères dont il était coutumier et il eut sans doute fait pendre son chambellan, si celui-ci n'avait été déjà bien loin, de l'autre côté du Jura. *(A suivre.)*

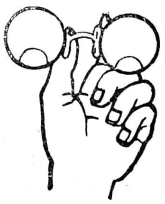
Greta Garbo au Bourg. — « Le Baiser » est le premier film sonore que Jacques Feyder ait tourné en Amérique. Par des trouvailles qui ne pourraient être que de lui, par des décors pleins de tact, par une technique magistrale, par la perfection continue de la photographie, cette production s'apparente aux plus pures écoles de l'Art. Greta Garbo dans ce film nous apporte, alors qu'elle accepte avec insouciance l'admiration d'un tout jeune homme, une spontanéité jeune, un charme, une tendresse sincère et nuancée, sous lesquels il nous est trop rarement donné de l'admirer. Elle reste l'artiste inégalable que nous connaissons et joue avec autorité, très bien soutenue d'ailleurs par Conrad Nagel, ses trois rôles de femme mariée qui s'ennuie, de veuve et d'amante.

Les actualités parlantes Fox Movietone, une attraction et un comique complètent le programme.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron

Achetez
— votre Trousseau
AUX TISSERANDS
4, rue Madeleine LAUSANNE
Près de l'Hôtel de Ville H. Lévy



TREUTHARDT
Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.
Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

POUR OBTENIR DES MEUBLES
de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.
Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse
MEUBLES PERRENOUD
Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

Le chic des CHEMISES confectionnées et sur mesure ; sous-vêtements, etc. ; les plus bas prix sont autant d'avantages qui vous conduiront chez
DODILLE
le vrai chemisier-spécialiste
HALDIMAND 11
LAUSANNE

S. Geismar
Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE